

L'escarpin

Pierre Avrial

Julien transpire comme un coureur de fond. Il sent la sueur surgir entre ses omoplates, gonfler en grosses gouttes qui dégoulinent le long de son épine dorsale pour rejoindre le creux de ses lombaires. La climatisation dans l'habitacle de la berline ne fait qu'empirer ce supplice en rafraîchissant sa chemise trempée qui colle à sa peau humide.

Julien pensait que ces vacances en famille s'annonçaient bien, même s'il devait composer avec la présence d'Edwige, sa belle-mère. Cette femme guindée a toujours considéré son gendre avec bienveillance et respect. Elle avait sans doute espéré un mariage un peu plus avantageux pour sa fille, mais épouser un comptable valait mieux qu'une mésalliance avec un ouvrier. Julien craint cependant ses conversations interminables de bourgeoise, veuve de notaire et mère de cinq enfants, immanquablement pétries de conservatisme et de conseils avisés.

Ce n'est pas cela qui met Julien dans tous ses états. Le silence règne dans la voiture depuis une heure, causé par l'émotion qui a saisi tous les passagers. Julien imagine avoir plus de raisons de se faire du souci que les autres.

Ce matin, sur la rocade rejoignant l'autoroute, le camion-poubelle qui les précédait à bonne distance perdit un carton. Sa femme poussa un cri qui fit sursauter sa mère et leur fils, assis à l'arrière, et Julien eut

juste le temps de piler. La faible circulation empêcha le carambolage en série. Blême, Julien sortit du véhicule pour insulter le fourgon qui s'éloignait et donna un coup de pied rageur dans l'emballage heureusement vide.

Le teint de Julien vira plus blanc encore en remontant dans la voiture. Il aperçut sous la pédale d'embrayage un escarpin noir délogé de dessous son siège par l'arrêt brutal. Julien se précipita à sa place et écarta la chaussure du pied pour la cacher. Il regarda Laure qui pleurait en dissimulant son visage dans ses mains. Lorsque tout le monde fut calmé, l'équipée reprit sa route.

Julien conduit comme guidé par un pilote automatique, obsédé par cet escarpin. Comment pouvait-il avoir été aussi négligent ? Comment s'en débarrasser ? Il entend le petit sifflement rauque de sa belle-mère qui dort. De son siège, elle ne risquait pas d'apercevoir l'objet du forfait. Julien jette un œil dans le rétroviseur. Il y croise le regard fuyant de son fils. Pouvait-il avoir remarqué le soulier ?

Isolé sous les écouteurs de son smartphone, Thomas est plongé dans un monde musical totalement étranger à Julien. Le jeune homme se demande ce que les œillades insistantes de son père peuvent signifier. Il regrette la tournure que prennent ces vacances en famille. Sans la pandémie, il voguerait entre les îles Baléares, profitant du voilier d'un copain de fac, libre de sortir et de boire sans permission, s'adonnant aux expériences sexuelles propres à son âge.

Le défilement des champs qui bordent l'autoroute ne parvient pas à le plonger dans un état d'hypnose ou de somnolence. L'incident survenu plus tôt l'a rendu nerveux et tout le ramène aux yeux de son père accrochés au miroir. L'accident évité ne le torture pas outre mesure. Mais il a vu cet escarpin, calé sous une pédale. Il est resté

interdit, prêt à bondir, mais le retour de Julien a coupé court à toute initiative.

Thomas ferme les paupières un moment pour échapper à l'inquisition paternelle. Il esquisse un sourire en se remémorant l'aventure vécue la semaine dernière. Derrière le son de la musique surgit dans ses oreilles l'écho des talons sur le bitume. Il avait emprunté discrètement la voiture de son père et patientait déjà depuis quinze minutes entre une enseigne de jouets et un hypermarché. La lumière des réverbères donnait à l'immense parking des allures mystérieuses. Le bruit des pas attira l'attention de Thomas qui observa la silhouette s'approcher de la berline. Il sortit avec timidité et tendit la main. Elle éclata de rire avant de l'enlacer puis de poser ses lèvres sur sa bouche. Tous ces risques, tous ces interdits excitaient intensément Thomas. N'était-elle pas une amie de sa mère ? Leur étreinte sur la banquette arrière dura deux heures, remplissant chacun d'un plaisir coupable, sentiment renforcé par l'irruption d'un fourgon de gendarmerie qui les força à interrompre leurs ébats. Elle s'éloigna dans la nuit, ondulante et pieds nus. À présent assis à côté de sa grand-mère, Thomas ne peut réprimer une érection qui l'oblige à relever ses genoux contre le siège du passager avant.

Laure est ramenée à la réalité par la pression que son fils exerce contre son dos. Les pensées se bousculent dans son esprit, l'empêchant de fixer son attention. La collision esquivée a produit sur elle l'effet d'une vague immense, un tsunami irrésistible aux ravages insoupçonnés. Ce carton tombé au milieu de la route aurait pu bouleverser son existence. L'un d'eux aurait pu mourir. Pas son fils, par pitié ! Mais qui alors ? Sa mère ? Elle ne mérite pas cela, même si c'est dans l'ordre des choses. Sa disparition lui aurait néanmoins épargné

les sermons. Aurait-elle préféré que sa propre vie fût emportée par le destin ? Elle a encore tant à profiter avec le bonheur qui se présente à elle. Et Julien ? Un bon mari. Mais maintenant que s'interpose entre eux cet escarpin noir ?!

Laure avait poussé un cri en voyant le camion perdre son chargement et eut juste le temps de poser les mains sur la boîte à gants pour retenir son corps éjecté par le coup de frein. Sa vie avait défilé brièvement devant ses yeux. Pas toute sa vie, non. Les dernières semaines. Celles durant lesquelles le charme de son nouveau collègue de travail a opéré sur elle. Un regard inconnu sur la femme de presque cinquante ans qu'elle est. Un compliment pour des tenues que Julien ne remarque plus, pour une audacieuse coupe de cheveux qui n'éveille qu'un vague haussement de sourcil chez son mari, incapable de déterminer ce petit détail qui change l'ordre du monde. Laure accepta, sans hésitation et avec une pointe d'étonnement, ces marques d'intérêt qui ne l'engageaient à rien. Jusqu'à la semaine dernière. Profitant de ce que Julien restait à la maison à télétravailler, elle se rendit au bureau avec la voiture de son mari. Au retour, sachant son collègue à pied, elle proposa de le ramener. Elle quitta ses escarpins, les posa derrière le siège conducteur et chaussa des baskets plus confortables pour conduire. Il l'invita à monter boire un verre. Elle accepta. Elle rentra tard, le corps exalté et l'esprit tourmenté.

Pendant les quelques secondes où elle crut pouvoir perdre la vie, Laure se remémora tout cela. En relevant la tête, alors que Julien était sorti pour invectiver le chauffeur du camion et écarter le carton, elle aperçut un escarpin noir sous la pédale d'embrayage. Elle pourrait sans difficulté raconter une partie de la vérité sans éveiller les soupçons de son mari. À ce moment-là, le tsunami la submergea et elle fondit en

larme. Depuis lors, elle fixe la route, s'interrogeant sur les décisions à prendre. Elle tourne son visage vers Julien pour jauger les sentiments qu'elle ressent encore pour lui. Il a les traits tirés, la peau blafarde, sa chemise tachée de larges auréoles de transpiration.

Julien se sent observé. Il doute que, dans l'émoi suscité par l'événement, Laure ait repéré la chaussure. Incapable de cacher sa fébrilité et son stress, il peut facilement les justifier par la survenue de l'incident. Il fait défiler dans sa tête les mots qui sauraient clore ce chapitre le plus naturellement possible. Mais il doit aussi réfléchir à la façon de se débarrasser de cet accessoire embarrassant. Peut-être, tôt ou tard, Laure se rendra-t-elle compte de la supercherie, mais Julien préfère gagner du temps et reprendre le fil de ces vacances, destinées pour lui à faire le point.

Il s'en veut de son imprudence. En rentrant chez lui avant-hier soir, il s'était assuré de ramasser les sacs posés sur la banquette arrière. Dans l'un la robe, dans l'autre les escarpins, dans le troisième la trousse de toilette. Avant cette soirée déterminante, personne n'avait semblé le comprendre aussi bien. Cette rencontre au bar lui avait ouvert les yeux et les instants passés dans des bras inconnus l'avaient fait vibrer au plus haut point. De retour chez lui, il avait dissimulé les sacs dans une armoire du garage pour ne pas éveiller les soupçons de Laure. Il espérait qu'elle ne remarquerait ni l'absence de la robe rouge ni celle des chaussures à talons. Julien avait été parcouru d'un frisson en glissant ses pieds dedans. Chausser la même pointure que sa femme était une aubaine. Le vêtement était un peu étroit, mais Julien avait choisi le plus large, au fond du dressing, parmi les souvenirs de Laure quand elle pesait dix kilos de plus. Le tissu soyeux flottant sur ses jambes procura à Julien une sensation voluptueuse. Habillé ainsi, les

pommettes, les paupières et les lèvres légèrement maquillées avec un kit acheté dans une parfumerie, il s'était assis au comptoir du seul bar LGBT de la ville. Lorsque cet homme lui offrit un verre, Julien fut conscient de franchir un point de non-retour, une énorme boule au creux du ventre.

À présent dans sa voiture, entouré de sa femme, son fils et sa belle-mère, Julien ressent cette inquiétude gonfler, monter, le saisissant d'une soudaine nausée. Il respire profondément, s'engage sur la première aire d'autoroute, sans un mot. Laure lui demande si tout va bien. Julien stoppe le véhicule, ouvre la portière, défait sa ceinture de sécurité et se penche pour vomir sur le bas-côté. Il en profite pour attraper l'escarpin noir et le jeter sous la berline.

Tout ce remue-ménage réveille Edwige qui se dandine sur son siège en exigeant d'aller aux toilettes. Julien avance la voiture jusqu'à la boutique, épuisé, mais soulagé. Edwige gigote dans son dos puis s'exclame : « je ne comprends pas, je ne retrouve plus ma chaussure ! ».